

Daniel Grenier

LES MINES
GÉNÉRALES



LE QUARTANIER

I

À L'ÉPOQUE, j'étais toujours à l'affût, j'étais obsédé. Je baissais le son de ma musique dans les transports en commun pour entendre les gens parler dès qu'ils étaient le moindrement basanés. Je portais des gougounes vertes avec le drapeau du Brésil dessus et, pendant la Coupe du monde, j'avais même acheté une vuvuzela verte, jaune et blanche. Sur mon iPod, il y avait des bands brésiliens des années quatre-vingt qui pleuraient *meu coração* vingt fois par chanson, mais je les écoutais quand même.

Elle frisait le pathétique, cette quête sans cesse renouvelée d'une communion totale avec la langue portugaise, n'importe où à Montréal, dans les cafés, dans les couloirs de l'université, entre deux Bixi. Je voyais les couleurs de la Jamaïque sur un t-shirt et je me mettais à chanter *Aquarela do Brasil*.

Les gens me demandaient mais pourquoi pas l'espagnol ? Et je répondais poser la question c'est y répondre. Il y avait, dans mon désir boulimique d'apprentissage, une forme de négation de l'évidence et de la facilité qui me confirmait dans mon rôle social d'avocat du diable, de tête de cochon et d'excentrique léger. À l'époque, je n'avais jamais visité le Brésil, ni le Portugal d'ailleurs, mais je pouvais tenir tête à n'importe quel Brésilien dans une conversation sur la littérature de son pays et sur les groupes obscurs de punks de la scène de Rio de Janeiro des années quatre-vingt-dix. Je pouvais lui tenir tête jusqu'à ce qu'il se mette à utiliser des subjonctifs futurs et que ma langue s'enfarge sur un verbe *estar* mal placé. Et chaque fois, je me rendais compte que la discussion en soi ne m'intéressait pas tant que le fait purement linguistique de *la mener à bien*. J'étais obsédé par la grammaire, par la syntaxe du quotidien, par la rognure orale correcte de tel préfixe, par la tonification paroxytonique, par la répétition idiomatique du *que*, par le portugais des favelas, de la Cité de Dieu. Je baisais le son de ma musique en ayant l'impression d'avoir entendu une voyelle nasale typique de São Paulo, tout en préparant dans ma tête les mêmes phrases d'introduction qui me roulaient dedans encore et toujours, des phrases protectrices, en mécanisme de défense, des chleuasmes faciles, pour me faire répondre que non non, j'étais bon,

que j'étais impressionnant, que quoi? Ah oui, ça fait seulement un an que tu as commencé? Wow... Muito impressionnante! Des phrases de débutant, certes, mais prononcées parfaitement, avec désinvolture, du genre, ah oui, je parle un peu, je commence à comprendre assez bien, si vous me parlez lentement, doucement, devagar, bem devagar, devagarinho...

Cet après-midi-là, dans la 24 sur Sherbrooke, j'ai baissé le son de ma musique, alors que mon cœur faisait un mini spin, parce qu'il est venu s'asseoir juste à côté de moi et que j'ai remarqué tout de suite qu'il portait un t-shirt de Kaká et des gougounes Havaianas noires. J'avais tellement envie qu'il me parle que mes lèvres bougeaient toutes seules. Dans ma tête ça remuait intense, les phrases se bouscuaient, non, non, je ne suis pas brésilien, je suis d'ici, de Montréal, Montréal mesmo, et toi, e você, de onde você vem? Je veux dire, de quelle ville...

J'ai baissé le son de la musique et je me suis concentré sur sa respiration. Il était plus vieux que moi, déjà un peu grisonnant, absolument pas basané, à la limite un peu rouquin. Ses yeux étaient fixés sur la fenêtre devant lui, de l'autre côté de l'autobus. Il avait l'air d'un homme préoccupé et regardait souvent à l'extérieur, comme pour vérifier où on était rendus. Je me suis souvenu que, dans mon sac, il y avait le dernier roman de